

Un couple racontait son safari en Tanzanie. « Nous avons un guide merveilleux et nous avons pris en charge les frais d'éducation de sa première fille. » Deux femmes parlaient de leurs dons à un merveilleux organisme humanitaire au Malawi qui forait des puits, à un merveilleux orphelinat au Botswana, à une merveilleuse banque coopérative au Kenya. Ifemelu les observait. Il y avait une certaine notion de luxe attachée à la charité à laquelle elle ne pouvait s'identifier et qu'elle ne partageait pas. Considérer la « charité » comme allant de soi, savourer cette bienfaisance envers des gens qu'on ne connaissait pas – cela tenait peut-être au fait d'avoir possédé hier, de posséder aujourd'hui, et de s'attendre à posséder demain. Elle les enviait.

Une petite femme en veste rose stricte disait : « Je suis présidente du conseil d'administration d'un organisme humanitaire du Ghana. Nous travaillons avec les femmes en milieu rural. Nous sommes toujours attentifs à engager des employés africains, nous ne sommes pas le genre d'ONG qui n'utilise pas les travailleurs locaux. Si jamais vous cherchez du travail après votre diplôme et que voulez retourner en Afrique, faites-moi signe.

- Merci. » Ifemelu eut soudain envie, désespérément, d'appartenir à un pays qui donnait et non à un pays qui recevait, de faire partie de ceux qui possédaient et de baigner dans le bonheur d'avoir donné, de se compter parmi ceux qui pouvaient faire étalage de pitié et d'empathie généreuses.